

dans un ensemble de gestes communs aux deux états. Cette confusion naît de la lumière artificielle qui donne à des groupes de maisons, décorées d'enseignes intellectuelles à force centrifuge, une autorité extraordinaire et à peu près tyrannique. Il est difficile d'évaluer le nombre de forces inquiètes et internationales que peut représenter l'enseigne alternativement vide et rouge d'un dancing.

La dynamique pure du jazz-band qui pourrait mettre en marche une aciérie, par exemple, met en mouvement, sans courroie de transmission, les cent moteurs de sexe masculin éparpillés dans la salle et qui appartiennent au monde de la Bourse, de l'Art et de l'Industrie. Il suffit de s'asseoir dans une de ces salles, où le spectateur participe au spectacle pour admettre qu'une telle puissance d'énergie et de personnalité correspond aux signes discrets qui engagent les initiés à la « vivre courte et bonne »,

comme on dit vulgairement. Les agréments décoratifs de l'instinct de conservation conduisent les hommes vers l'utilisation complète de toutes leurs ressources physiques et morales.

Pour les hommes qui possèdent, en ce moment, des économies dans les deux sens, le moment est venu de s'en servir. Les champs de bataille, qui me parurent toujours la contre-partie la plus exacte d'un dancing vers deux heures du matin, prendront à tâche d'utiliser le reste. Mourir de chagrins délicats dans un dancing ou mourir d'un coup de force dans un cataclysme humain, c'est mourir dans une de ces apothéoses du désordre que l'homme accepte servilement, par perversité, comme il accepte toutes les dérogations aux règles de la vie normale et, si l'on veut, paisible.

Le désordre finit toujours par l'emporter sur l'ordre et les plus belles économies des sociétés vertueuses finissent par se dilapi-

d'une création littéraire assimilée dans la semaine, et d'autres vont à la rencontre du hasard qui se tient dans les détails abandonnés par toute cette humanité en activité nocturne, qui n'est que le contre-poids monstrueux de la tension nerveuse d'une journée de travail.

C'est l'heure, alors que les musiciens du jazz-band, fourbus, les manches de chemise relevées au-dessus des coudes, s'épongent le visage, pendant laquelle chacun observe avec lucidité la « forme » intellectuelle de son voisin de passage. Ce pantin qui devrait être fidèle, ne se tient pas toujours dans l'ombre de son maître; il circule prétentieusement, ou sa grâce enfantine, de table en table, quémante du sucre. Des relations cordiales se nouent avec l'espoir que l'aube anéantira les effets, souvent imprévus, de ces compromis. C'est l'heure où tout le monde compte sur l'aube, qui, déjà, frappe aux vitres et montre son teint livide de

pauvresse adolescente. L'aube, espoir des gens de fête et des soldats dans la nuit des avant-postes ! L'aube qui disperse les cadavres semés par la fantaisie, et les mille peurs nées d'une intelligence trop habile. La bienfaisante fatigue du petit jour assure les hommes contre les risques du cauchemar. Les petites formes monstrueuses perdent leur éphémère liberté dans un chuchotement de sacristie. Les yeux des filles s'élargissent lentement comme l'encre sur un buvard. La fête s'efface irrésistiblement dans un brouhaha de voix polyglottes. Chacun tâte dans sa poche la permission de jour qui l'affranchira d'un malaise trop compliqué pour être honnête.

Tout l'or du monde ne suffirait pas à payer un taxi, si les taxis étaient plus rares. Un homme dort, les mains au volant, et la voiture glisse dans le sommeil. Une femme blanche et parée, surprise par les insultes de l'aube, hésite à franchir la chaussée. Tout

gantes et hautaines, ses intermédiaires, expédieront autour du monde les magnifiques circulaires bicolores qui feront mugir les cargos au bout de leurs chaînes, lanceront les trains dans la nuit à travers toutes les complications de l'aiguillage et feront bondir les pilotes d'avions sur leur siège. Si le printemps siffle dans ses doigts pour appeler les filles à la promenade sentimentale, l'automne possède dans son gilet le sifflet d'argent des maîtres d'équipage. Il tient entre ses mains le programme de la vie cérébrale de Paris, celle qui anime les ateliers et les théâtres et les innombrables fenêtres d'or derrière lesquelles la pensée travaille et crée des formes. La gaité pratique, visionnaire et créatrice de l'automne est conforme aux besoins d'un homme qui a quelque chose à faire. A cette saison, tous les espoirs sont permis. La ville recharge ses accumulateurs; un grand volant d'usine tourne dans un conte fantastique; les jeunes

taxis se mêlent aux anciens; trois tambours, un saxophone, un accordéon, une trompette bouchée, un piano et cinq nègres se mêlent au jeune mouvement du jour et de la nuit.

Et l'hiver de Paris qui est le maître des moissons et de la récolte s'installe dans un logis préparé selon les lois du confort moderne. Maintenant la grande machine sociale mise en route par l'automne, gentleman en cote bleue, débite sa production quotidienne.

C'est la saison à sang-froid, lucide, pure comme la neige. L'homme agite et pense sous la cloche pneumatique. La nature use ses forces contre la ville. Un cataclysme effroyable, un affolement subit du ciel, de l'eau, de la terre et du feu pourrait seul mettre en échec l'audace de Paris et de ses hommes d'action.

Car à Paris, à New-York, à Londres, dans toutes les grandes villes du monde,

enduite d'une belle camelote qui, de la salle, paraît lisse comme le jade, mais qu'on estime différemment quand on la contemple des coulisses grises dans leur désordre d'atelier de menuisier. Le nu ne « fait » riche que de très loin.

Beaucoup d'étrangers, la plupart venus du Nord, occupent les fauteuils d'orchestre, à côté de leurs femmes. Celles-ci sont souvent laides, mais d'un exotisme charmant. Ce sont elles qui habitent les romans de Selma Lagerlöf et qui, grâce aux réactions intimes d'une culture supérieure, furent, il n'y a pas si longtemps, des jeunes filles cérébrales absoutes par les essais du Dr S. Freud. Au loin, dominant l'orchestre français officiel, un jazz-band bourdonne, siffle et rage dans la direction du bar : c'est le Mitchell's Jazz King que nous reverrons dans une heure sur la scène au moment même où Miss Marion Ford rebondit dans un cercle de lumière comme une rose jetée

dans une assiette d'or. C'est une jeune danseuse bien en vie parce qu'elle rompt tous les liens qui prétendent la maintenir plus longtemps dans la coulisse. Elle danse en force et avec joie sous les yeux des musiciens de couleur qui la suivent penchés sur leur rythme que le trombone à coulisse surveille paternellement.

Ce n'est pas sans mélancolie que l'on pense à l'extrême fragilité de ce spectacle. Comme tout ce qui symbolise par l'image les réactions provisoires des hommes devant leur destin, cette musique et cette jeune fille se confondent d'une manière assez éblouissante « tôt allumée tôt éteinte ». La littérature, dans quinze jours peut-être, quand le spectacle sera changé et quand les aventures de l'Europe suivront une autre piste, donnera à notre inquiétude une nouvelle idole et nous ne comprendrons plus.

Mais si l'on dégage le sens général du spectacle, il apparaît qu'il ne se disperse en

nez avec son joli nom d'instrument de musique facile, anime le grand volant de la cité des plaisirs. On en vit, on en meurt. L'argent passe de mains en mains, court comme la flamme d'un cordon bickford, fait semblant de s'éteindre, mais se propage autour du monde. La flamme court autour de la terre, pendant la nuit : c'est une petite souris de lumière qui fait crier les femmes pieds joints et jupes hautes.

* * *

Des temples, qui cependant exigent une manière d'initiation, le rythme du plaisir cérébral est descendu dans la rue. Des gens chagrins, troublés par les orchestres expédiés de New-York avec la nostalgie populaire de la Louisiane, prédirent que cette vogue serait éphémère. En réalité, les airs américains se sont mêlés étroitement à notre existence sentimentale et publique. Ils ont

apporté le rythme que beaucoup ne trouvaient plus autour des chanteurs des rues, la journée terminée. Nous sommes pour la plupart des petits moteurs faciles à déplacer : Les uns font leur électricité eux-mêmes et les autres se branchent sur l'usine commune. Cette différence essentielle mise de côté, les uns et les autres tournent plus vite qu'autrefois et le rythme de « *Manon, voici le soleil* » ne convient pas à notre besoin de fredonner en marge des grandes passions. Quand La Ramée, soldat aux gardes-françaises, courtisait Margot la ravaudeuse, il lui chantait la chanson qui pour les gens qui ne font pas leur électricité eux-mêmes pouvait tout de même provoquer des étincelles. Un mitrailleur d'infanterie, en 1924, possède un réseau nerveux beaucoup plus sensible. Sa vie quotidienne tourne plus vite. L'usine la plus voisine, lui fournira, pour séduire Germaine, amie de sa sœur et dactylo, le rythme et la force de *Some*

Sunny day, jouée par le faux orchestre Whiteman d'une « chope » de quartier. Si l'on considère avec un peu d'attention la composition même d'un jazz-band, on s'aperçoit que cet orchestre doit en effet plaire à la plupart d'entre nous, quand, le moteur fatigué, nous désirons recharger, en quelque sorte, nos accumulateurs. Il faut alors demander aux spectacles artistiques les forces qu'en d'autres temps ou en d'autres circonstances, la nature fournissait sans qu'il soit besoin pour cela de se soumettre à un effort intellectuel. Si l'air que l'on respire, si le soleil qui réchauffe et le vent peuvent donner à l'homme une excitation nécessaire, une musique, assimilée par endosmose ou capillarité, selon la place qu'on occupe, peut également agir sur les rouages essentiels de notre organisme. Le jazz-band marche à la vitesse du sang dans nos artères, la vitesse qu'il a acquise en fin de journée. Pour la première fois, on écoute une musique co-

mique et sentimentale parce qu'elle est exécutée sur des instruments joués comiquement par des artistes sensibles. Des banjos donnent le rythme qui est celui des machines de l'atmosphère que nous nous sommes créée par la force des choses. Un instrument sentimental brode l'arabesque facile d'une mélodie à la fois compliquée et candide d'où les amours joufflus sont définitivement bannis. Si la chanson de Paulus évoquait un pantalon rouge dans les bois de Meudon, les fox-trotts fameux : *Chicago*, *Bébé*, *Sweet one*, etc., chantent la présence des grandes filles souples, l'orgueil des firmes commerciales les plus tentaculaires, et qui montent, les bras chargés de dossiers, dans les ascenseurs étincelants. La femme, en travaillant, offre à l'amour la possibilité intellectuelle d'un renouveau provisoire. Le mot joli s'accole de plus en plus à la profession comme une caresse, ou tout au moins, comme l'expression d'un désir rajeuni. La

profession de la jeune femme, quand elle est intellectuelle, pèse de plus en plus dans le plateau de la balance. La Belle Heaulmière forme un ensemble désirable dont les deux éléments s'équilibrent. Mais au temps de Villon, seuls l'alimentation et le commerce pouvaient lutter contre le prestige des fillettes publiques. Le jazz bourdonne ainsi que l'électricité dans un standard, les banjos frappent comme des bielles, le saxophone gémit à la manière de Florence, cette gracieuse négresse Pompadour qui chante maintenant je ne sais plus où; des sifflets, tels des rossignols d'ébonite, saluent Lilian Gish, ce brin d'herbe blanche nourri par la lumière des « baby spoofs » et des « sunlights » géants. Et *Swanie* enthousiasma les garçons en kaki et les bleus horizons qui offraient, timidement à cette époque, *la Madelon*, histoire de boniche, qui se lie d'ailleurs à la tradition charmante des chansons de garde-

française, où la tonnelle, le « chenu pivois » et le « baiser en godinette », permettaient à un jeune soldat un peu ruffian d'émouvoir le cœur des filles.

Nos filles cérébrales sont plus ingénues et plus difficiles à atteindre pour qui veut parler cette langue. Mais elles sont sans défense, peut-être pendant quelques secondes, quand le jazz-band s'excite ou s'apaise dans un tapage aigu ou dans un ronflement de petite magnéto qu'on porterait à son poignet gauche, comme une montre scellée sur un bracelet.

Quand on pénètre dans un dancing où la musique, chauffée en vase clos, garde sa virulence, on se sent happé par une seule ventouse, la bonne, celle du nettoyage par le vide. Le temps de s'asseoir et l'homme de 1924 est débarrassé de toutes les impuretés, les scories du travail littéraire ou du travail des chiffres. De plus en plus, le gramophone, qui reproduit avec assez de bonheur les fioritures les plus subtiles et les

Les arts assez puissants pour se définir à peu près ne se pénètrent guère. La grande peinture, la grande musique, sont autant d'églises ardentes qui suffisent à ceux qui les ont choisies pour y déposer leur foi. Si l'on fait exception pour la littérature, qui est un merveilleux asile où tous les arts tiennent à l'aise et finissent par s'expliquer, un art élevé à des proportions architecturales merveilleuses, ne rayonne qu'à la manière d'un cadavre magnifique. Les chefs-d'œuvre ne se reproduisent pas entre eux. On les pénètre respectueusement comme on pénètre, avec tous les signes extérieurs du respect dans une Nécropole émouvante et que des siècles de publicité, presque congénitale, nous empêchent souvent de juger avec sang-froid. Il sera, dans quelques années, assez curieux de constater le romantisme spécial à notre temps à travers ses expressions les plus directes, celles que le jazz-band communique par secousses admi-

ablement associées au rythme de notre sang, à notre système nerveux qui, enfin, commence à se débarrasser des vieux désirs devenus impuissants.

Un homme né avant le moteur à explosion ne pourrait vivre dans notre atmosphère sonore, vibrante de bruits pratiques, utiles, cherchant tous un maître. Comme les Martiens de Wells égarés sur la terre, un homme de la locomotion obligatoirement animale ressuscité pour vivre miraculeusement à Paris, à Londres, à Berlin ou à New-York, se décomposerait sur ses pieds en moins de huit jours. On peut dire qu'un fox-trott romantique, joué sincèrement par un jazz-band non taylorisé, est une création instructive que nos nerfs réclament comme l'éponge l'eau du robinet. Une musique militaire d'infanterie, avec ses tambours et clairons, ne s'impose pas par snobisme et le jazz-band, avec ses curieuses mélodies, n'est pas une création superficielle de la condescen-

dance de l'élite. C'est la réalisation collective de nos désirs les moins avoués. Cette force artificielle, dont le rythme est maintenant révélé, se retrouve dans tous les arts contemporains, interprétés instinctivement. On le retrouve dans la poésie de Blaise Cendrars, dans les essais de Jean Cocteau, dans les chroniques de Morand. Son expression locale, c'est-à-dire française, se retrouve dans l'art de Giraudoux, en un mot, tout ce qui, dans tout au moins par les apparences, semble s'éloigner des mesures classiques de la tradition latine dans la parure des idées et dans la composition des images.

Si, pour les uns, le souvenir de Tityre reposant sous un chêne permet des transpositions et des créations légèrement rajeunies, pour d'autres, cette image semble définitive, surtout quand elle s'accompagne de sa prosodie originale. Mais, pour un écrivain, le souvenir de la fille blonde du jardin de mon